

# L'Arabie Saoudite s'ouvre

## Récit d'une incursion: Al Ula, 1-4.12.2021

### Jour 1

L'Arabie Saoudite s'ouvre. Plus de voile obligatoire, juste une tenue décente exigée. Encore beaucoup de femmes voilées, mais nombre d'entre elles déambulent à visage découvert, à part ce foutu masque sensé protéger contre le Covid. Par contre, dans la rue, dans les restaurants, nous aurons le plaisir de pouvoir compléter ces regards lourds mais impersonnels, par des visages qui leur donnent vie...

Marina, Maximilien, Scarlett, et nous, Léonie et Jean, nous embarquons pour Riyad dans un Airbus A320 peu rempli. Le terminal 1 où nous avons attendu l'embarquement est d'une tristesse à pleurer : la plupart des boutiques sont désertes, quand elles ne sont pas carrément fermées, obscures et vides.

Avec le Covid, les formalités d'enregistrement sont devenues d'une complexité rebutante, surtout pour les employés du desk: contrôle des certificats de vaccination, épluchage des tests PCR, vérification de l'exactitude des formulaires de suivi à l'arrivée, en plus des documents d'identité habituels.

La dame qui s'occupe de nous, jongle avec tous les papiers déposés devant elle, initialement dans le bon ordre. En quelques minutes, pourtant, elle a réussi à tout mélanger. Son regard, maintenant, ne se lève plus. Les deux rides verticales qui caractérisent son front se sont soudain creusées derrière ses lunettes. On sent bien qu'elle fait un gros effort pour garder son calme.

Pour la consoler, Marina lui jette un coup d'œil compatissant. Alors elle reprend tout plus systématiquement, depuis le début. Enfin, elle progresse... et se prépare à lancer l'impression des cartes d'embarquement.

C'est le moment que choisit le contrôleur à deux galons pour affirmer son importance. Possible qu'il trouve que cela prend trop de temps ! La dame interrompt son geste, ne clique pas sur le bouton « Enter ».

Le galonné s'empare de la pile contenant nos certificats, résultats, formulaires et commence à vouloir les contrôler et les appairer avec nos passeports. La pauvre dame est exaspérée, mais elle n'ose pas le contrarier. Elle l'aurait laissé reprendre tout depuis le début si nous n'étions pas intervenus :

- Elle l'a déjà fait, Monsieur !

Absorbé par son rôle, le galonné, tout d'abord n'écoutait rien ; il a fallu élever la voix et répéter qu'elle avait tout fait pour qu'il lui dise :

- Eh ! Bien, imprime, alors !

Aurait-il agi de même si le préposé avait été un homme ?

Dans l'avion, nous sommes assis derrière les ailes. Lors de la mise en marche des moteurs, une épouvantable odeur de kérosène envahit la cabine, au point que je me demande ce que vaut l'étanchéité de cet avion. Après une minute, cependant, l'air redevient tout à fait respirable.

Après un roulage interminable, nous nous envolons sans heurt.

Les passagers forment une foule bigarrée avec quelques hommes suivis de trois ou quatre femmes - ses épouses ? A part nous, il n'y a pas d'Européens à bord.

La rangée qui nous précède est occupée par un jeune couple moderne dont l'enfant hurle, apparemment sans raison. Plus les parents tentent de le calmer, plus il s'époumone ! Jusqu'à ce que Léonie parvienne à capter son regard. Elle se met à lui parler sur un ton de confiance, lui demandant ce qui ne va pas. Comme par magie, il se calme...Il ne comprend évidemment rien de ce qu'elle lui dit, mais la communication s'établit. Il tend la main à travers les dossiers.

De ma place, je note que le père est ravi. L'épouse par contre, se renferme.

Elle se demande pourquoi elle n'a pas obtenu ce résultat, elle redoute déjà les remontrances de son mari... Puis, finalement, elle prend le parti de sourire à l'enfant comme pour approuver l'intervention de Léonie.

On ne l'a presque plus entendu pendant tout le vol, sauf, évidemment avant l'atterrissage, au moment où les sinus sont en surpression. Peu de gens comprennent qu'il suffirait de leur donner quelque chose à téter pour que leurs douleurs s'estompent.

Ma fille et mes deux petits enfants sont plongés dans leurs bouquins. Maximilien, chemise ouverte et pieds nus dans ses chaussures a, comme toujours, trop chaud, tandis que Scarlett, est emmitouflée dans son écharpe, et porte, bien fermée, une veste en duvet capable d'affronter les plus grands

froids. Leur mère, indifférente à ce qui l'entoure, est entièrement concentrée sur sa lecture. J'admire sa capacité à se sortir du contexte pour se pénétrer totalement de ce qu'elle lit. Parfois, cela agace fortement son entourage, mais elle est si aimante et si disponible quand il le faut, qu'on ne peut lui tenir rigueur de ses moments d'éloignement.

Escale à Riyad. Notre tenue, décente, mais sans foulard et nos visages découverts ne choquent personne. Au contraire tout le monde a l'air de se réjouir de voir le tourisme se développer. Les gens, du douanier au porteur sont tout sourire. La plupart d'entre eux ne savent pas un mot d'anglais, mais ils ont tous appris : « welcome to Saudi Arabia »



Amitiés  
Sourires  
Notre tenue,  
décente, mais  
sans contrainte...

À peine cinq minutes pour la cérémonie des visas, avec contrôle du certificat sanitaire, prise de l'empreinte digitale de tous les doigts des deux mains, photo sans masque ni lunettes. Nous sommes fichés. Les « GAFAM » ont de quoi pâlir d'envie.

Pour les lignes intérieures, il faut changer de terminal. On nous indique le bus à prendre. Après un long tour, nous nous retrouvons à cent mètres du point de départ ! Nous prenons l'avion pour Tabuk : deux heures de vol vers le nord-ouest, dans une région proche des anciennes routes commerciales, surtout celles de l'encens, de la myrrhe et des épices...

L'avion est bondé. Que des locaux, plein d'enfants et les sempiternels hurleurs. Heureusement, le réseau wifi « SaudiaOnAir », gratuit au sol, mais payant dans les airs, fonctionne parfaitement bien. En attendant l'envol, je peux écouter ma liste de musique classique "Spotify" que je croyais avoir téléchargée.

En l'air, c'est une autre histoire : cris, pleurs, coups de pieds dans les dossiers. Et cela n'empêche toujours pas Marina de lire...

## Jour 2

L'hôtel ne dispose pas de salle-à-manger, même pas d'un espace pour déjeuner. Nous comprenons pourquoi ils n'ont pas pu nous apporter de fourchettes hier soir pour notre repas commandé au « take away » du coin : poulet, riz, houmous, chappattis ! Le petit déjeuner nous est livré en chambre : ce sont pratiquement les mêmes ingrédients que la veille au soir : un carton contenant une barquette de houmous, une barquette de carottes, concombres, et tomates issues de boîtes de conserve, un sachet de chappattis. Devant le désarroi de sa fille et le refus de son estomac, Marina se précipite au market du coin et en rapporte de délicieux petits pains, un pot de Nutella, du thé et un excellent cappuccino en poudre. La chambre est au moins munie d'une bouilloire !

Avant de se mettre à table, séance PCR dans la chambre du gardien.

Léonie passe la première et le type lui ramone l'arrière gorge avec tant de vigueur que je suis forcé de modérer son ardeur. Mais c'est trop tard : pour elle, ce ne sera pas un prélèvement mais un véritable ramonage ! Je décide donc de raccourcir mon arrière - nez en collant ma langue contre mon palais. L'écouvillon bute contre un obstacle: cela satisfait le ramonneur et il se retire sans insister.

A 9 heures 30, nous embarquons en direction de la ville oasis d'Al Ula. Trois heures d'une route presque rectiligne au travers d'un paysage changeant. D'abord, la sortie de ville qui ressemble à toutes les sorties de ville: grandes avenues, beaucoup de verdure, puis commerces, en premier de meubles, ensuite, d'articles ménagers et enfin, des garages, des marchands de pneus, des halles d'exposition de voitures. Après moins de vingt kilomètres, apparaissent les premières dunes de sable jaune qui devient de plus en plus noir : c'est de la poudre de basalte qui va progressivement devenir carrément un reg de gravats de cette roche.

Et, tout d'un coup, tout change, on se trouve dans un paysage de grès rose, avec d'énormes blocs façonnés par l'érosion éolienne et les grains de sable qui en rabotent les crêtes et en sculptent les parois, les faisant ressembler à des temples cambodgiens.



Nous sommes tous émerveillés ; tantôt il s'agit de blocs épars qui ont résisté et se dressent au milieu d'une étendue de sable ; tantôt ce sont des massifs compacts au centre desquels l'érosion s'est frayée un passage, créant de profonds canyons qui n'ont rien à envier à de plus célèbres...

Puis cette route nous offre comme récompense, l'oasis et la cité d'Al Ula avec sa vieille ville compacte qui, au 12<sup>e</sup> siècle, offrait un refuge pour les pèlerins et se situait aux confins des routes de la soie et de l'encens, en ruines depuis que ses habitants l'ont abandonnée pour les quartiers modernes. Certaines parties sommairement restaurées permettent de comprendre le mode de vie de cette cité étonnante construite avec le souci constant de se protéger contre les envahisseurs : toutes les maisons se touchent, ce qui rend les déploiements de forces impossibles à l'intérieur. La ville se ferme le soir par deux portes étroites.

Vers quatre heures, les rayons du soleil se sont adoucis, ils éclairent maintenant les rochers d'une lumière moins violente qui fait ressortir les différentes nuances de rose de ces blocs de sable comprimé.

C'est le bon moment pour visiter l'Éléphant Roc, cette étonnante sculpture naturelle : un gros bloc de grès de 40 mètres de haut, 60 de long et 15 d'épaisseur dans lequel l'érosion a percé une séparation, créant l'illusion d'une trompe aspirant du sable.



Autour, s'est développée toute une animation : promenades à cheval gratuites, kiosques à "donuts" et un surprenant lieu de repos formé de fosses rondes creusées dans le sable et meublées de canapés ronds, d'une table et d'un brasero. De quoi donner envie d'y musarder.

Mais je jour baisse, il est temps de rejoindre l'hôtel. Et là c'est l'émerveillement ! Dans le fond d'un cirque de montagnes sont érigées des tentes de style bédouines, quelques chambres en dur, une piscine, des restaurants sur une esplanade surélevée, avec, en terrasse une vingtaine de petits salons faits de fauteuils larges sur lesquels on peut s'asseoir à deux. Ils sont disposés autour d'une table carrée, creusée en son centre pour y recevoir un âtre dans lequel brûle un feu de bois odorants.

Le soir très peu de lumières au sol pour donner priorité à l'illumination grandiose de toutes les montagnes qui nous entourent : c'est littéralement féérique !!!



Après le dîner, malgré la fatigue de la journée nous ne résistons pas à l'invitation d'un de ces salons en plein air, où le feu nous réchauffe le cœur et le corps, car il fait froid ! Nous sommes pratiquement les seuls occidentaux, et bien que les regards soient discrets, nous sommes observés. Le directeur de l'hôtel qui regrette que nous ne passions pas les fêtes dans son établissement nous apporte un lourd carton de dattes en guise de cadeau de Noël.

Marina et ses enfants se retirent en premier. Léonie et moi restons encore de longues minutes à savourer l'ambiance enchanteresse de l'endroit, avant de nous faire raccompagner en voiturette électrique vers notre tente. C'est, en fait, un petit appartement complet : cuisine, salle de bain, une immense chambre, avec, au pied du lit un canapé et une table basse formant un vrai petit salon.



### Jour 3

Le cirque est silencieux, aucun bruit. La seule agression est celle de la nature dont la beauté nous cerne de toutes parts, dont la pureté du ciel nous aspire vers le souvenir d'un monde sans pollution.

Au Check-Out, l'argent de la caution nous est en rendu en liquide, à deux mains, s'il vous plaît, comme en Asie...

Et puis, contraste dans cette zone désertique, loin de tout : Marina, est prise d'un doute sur le montant qu'on lui a débité. Elle envoie un message à son mari, qui se trouve en Écosse, pour qu'il obtienne de sa banque le reçu de la transaction et nous l'envoie. En tout, moins de trois minutes...Incroyable interconnexion, comme le transfert des billets d'entrée directement du smartphone de Marina à celui du guide...

En même temps, nous restons en phase avec la mentalité de cette partie du monde où le temps compte moins qu'ailleurs ; à l'instar du temps que nous passons à attendre dans un bus immobile, sous un soleil de plomb, gelés par un air conditionné trop généreux. Nous attendons, on ne sait quoi, comme si nous avions l'éternité devant nous...Sans aucune explication !

L'attente valait le coup ! Nous irons visiter trois sites : Dadan, (tombeaux troglodytes et ville engloutie par les sables) Jabal Ikmah, (une librairie en plein air), Hegra, la Petra du sud.

Dedan, appelée aussi Dadan, possède des caveaux funéraires creusés à même le rocher. Ils sont situés, inatteignables, en hauteur pour la paix des morts. Un escalier temporaire en permettait provisoirement l'accès aux fossoyeurs pour les creuser. Après l'ensevelissement, les marches étaient détruites et la paroi lissée pour n'offrir aucune prise aux pilleurs de tombes.

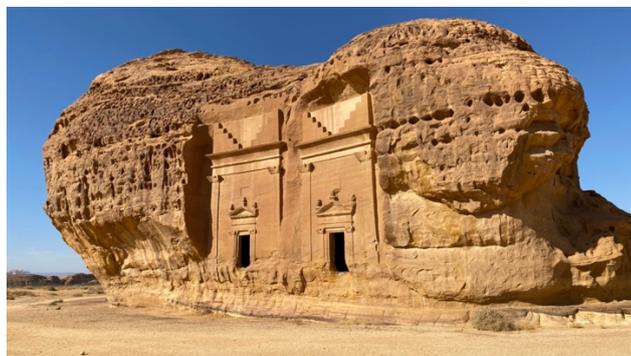
Toute proche, une ville est exhumée avec acharnement par une équipe d'archéologues sous la direction d'une française passionnée. C'est la capitale du royaume de Lyhan (6<sup>e</sup> au 4<sup>e</sup> siècle AC). Déjà ont été rendues au jour quelques maisons, un temple et son bassin aux ablutions.

Le guide qui nous a amenés ici dans sa "Land Rover Defender" sans toit, nous explique le site avec fierté. Son regard spirituel, son sourire lumineux, sa démarche et ses gestes fins dégagent une séduction assez dangereuse pour les touristes féminines. Comme beaucoup de ses compatriotes, il est tout simplement beau.

Nous sommes ensuite transportés à Jabal Ikma qu'on appelle aussi "open library", une paroi rocheuse où les marchands racontaient leurs voyages en les gravant où les dessinant sur la roche. Au début, on est un peu déçu, puis, plus on regarde, plus on voit apparaître des inscriptions, dans tous les coins. Il n'y a pas un pan de roche qui ne devient pas un livre.

Ensuite, nous partons pour Hegra, la deuxième ville nabatéenne sur la route de la soie, de l'encens et des épices. Et là, panique : nous n'avons pas les billets d'entrée ! L'agent de Dubai a oublié de les envoyer.

C'est là que nous avons découvert un Melali doté de parole, mais surtout de calme et diplomatie. Nous ne saurons jamais comment il a réussi, toujours est-il qu'il est parvenu à fléchir le garde-barrière qui a réquisitionné un énorme bus, rien que pour nous, rien que pour parcourir quatre cents mètres, les voitures privées et les piétons n'étant pas autorisés sur le site. Nous aurons quatre arrêts où emmenés par la guide, nous irons à pied, voir les caveaux les plus beaux. La région, où aboutissait le chemin de fer construit par les Ottomans, nous permettra de découvrir des caveaux beaucoup plus riches que ceux des Dadanites. C'est une reproduction fidèle de ceux, déjà connus de Petra., mais plus éparpillés dans la nature et surtout, sans aucun déchet par terre.



La visite se termine vers trois heures. Nous avons faim, mais refusons de nous laisser parquer dans un restaurant. Nous nous sommes confectionné un

repas ce matin et tout ce que nous voulons, c'est que Melali nous conduise dans n endroit ombragé où nous puissions pique-niquer.

Il a fallu plusieurs tentatives pour nous faire comprendre !

Au début, Melali ne saisissait absolument pas le sens de notre demande qu'il a dû trouver plutôt incongrue. Il nous a conduits devant un café-snack : refus. Il voulait nous emmener au supermarché pour acheter de la nourriture : refus. Mais, cette fois, il a compris que nous avions de quoi manger. Alors, il a voulu nous conduire là où les cars déversent leurs passagers, une espèce de parc à l'herbe rare avec tables, bancs et détritrus en masse : refus.

Lorsqu'il a enfin capté que nous voulions simplement pique-niquer dans la montagne, son visage s'est transformé ; il savait où nous emmener. Quittant la route, il a pris une piste non goudronnée, puis a suivi des traces dans le sable pour nous lâcher au pied d'une falaise fendue qui offrait un passage d'environ trois mètres de large, en disant "inscriptions, inscriptions". Quand il a vu notre installation sommaire sur un rocher, il nous a montré une prise de vue sur son smartphone. C'était exactement là où nous nous trouvions en cet instant pour grignoter notre frugal repas. Sur sa photo, on pouvait voir des coussins arrangés en canapés et recouverts de tapis qui finissaient, étendus sur le sable devant un barbecue à bois. Bref, classe et distinction...

Il est allé discrètement faire sa prière près d'un acacia, puis il nous a entraînés à pied vers des gravures rupestres en pleine nature dont la qualité n'avait rien à envier à celles de Jamel Imakh, nous expliquant que c'est ici la vallée de son enfance.

Et, à cet instant, quelque chose s'est passé. L'endroit émettait des ondes positives et des ondes d'harmonie qui soudèrent notre groupe avec son guide.

Devant notre enthousiasme, celui-ci décida de nous en montrer davantage : cette fois, ce fut le summum : là, en pleine nature et sans aucune infrastructure touristique, nous nous trouvons devant une merveille : une paroi entière sur 100 mètres de large et plus de 300 mètres de haut, recouverte de gravures d'animaux, d'armes, d'ustensiles de cuisine, de scène de chasse, de lions, d'autruches, de taureaux et de récits en nabatéen. Tous ces animaux ont disparu, paraît-il depuis le percement du canal de Suez qui a coupé leur route depuis l'Afrique. La plupart de ces gravures ont été obtenues par grattage de la fine couche superficielle noircie par le soleil et le temps, mais beaucoup sont aussi des bas-reliefs.



Plu on  
regarde,  
plus on en  
voit !

Melali est si content de voir à quel point nous apprécions que, cerise sur le gâteau, il nous conduit pour terminer dans un canyon étroit, lui aussi, orné de gravures dont les textes, plus récents, sont en arabe.

C'est là, dans ce lieu encaissé que, tous, nous nous sentons cernés par les ondes émanant de tous ces gens qui sont passés par là, qui y ont vécu, qui y ont gravé leur vie et qui semblent se féliciter de notre visite. Scarlett et Léonie, les deux les plus magnétisées d'entre nous, sont dans une sorte de transe de bien-être et de béatitude.

Quel cadeau, Melali, quel cadeau !

C'est ensuite l'heure de se rendre à l'aéroport pour s'envoler vers Riyad.

Nous prenons congé de Melali avec beaucoup d'émotion, car, avec cette virée improvisée dans la montagne, il a véritablement sublimé notre voyage.

Au début, comme la communication passait très mal, il devait forcément sentir notre agacement, agacement que nous tempérons toutefois, car nous lui trouvons un air calme, imperturbable et bon enfant. S'il apprenait un peu plus d'anglais, il aurait beaucoup de succès !

En définitive, au moment de nous quitter, ses yeux exprimaient toute sa joie d'avoir réussi sa mission ! Très pudique, il m'a glissé à l'oreille : "very nice family!"

Et j'approuve.

A l'aéroport d'Al Ula, nous retrouvons des femmes totalement voilées et pourtant, deux saoudiennes d'une grande beauté portent des robes d'une longueur décente, mais l'une, d'un bleu électrique et l'autre, rose foncé. Tête nue, cheveux à l'air, elles se fichent complètement des regards réprobateurs des traditionalistes. Réprobateurs ou envieux ? Au moment d'embarquer, pourtant, elles se couvriront d'un foulard, lui aussi de couleur. Mais elles resteront le visage apparent !

Quoiqu'il arrive, même si la vieille garde parvient à imposer un retour en arrière, il leur sera difficile, comme dit Marina, de faire rentrer la pâte dans le tube...

## **Jour 4**

Il fait froid, c'est le climat continental de Riyad, rien à voir avec la douce chaleur hivernale d'Abu-Dhabi !